

Guy Régis Junior est né en 1975 à Port-au-Prince (Haïti). Fondateur et animateur de la compagnie Nous Théâtre depuis 2002, il est écrivain (publié aux éditions Les Solitaires intempestifs), metteur en scène de théâtre, réalisateur, acteur et pédagogue. Traducteur en créole d'Albert Camus, Maurice Maeterlinck, Marcel Proust et Bernard-Marie Koltès, Guy Régis Junior a aussi réalisé des courts métrages expérimentaux : *Epi* (2010), *Monsieur Le Président* (2011), *Pays sauve qui peut* (2001), *Black out* (2001). Il est lauréat du prix Etc Beaumarchais et du prix Jean-Brierre de poésie.

Caroline Berliner est comédienne. Diplômée de l'Insa, elle travaille aujourd'hui avec la compagnie De Facto, dirigée par Antoine Laubin. Après s'être rendue une première fois en Haïti en 2009 à l'occasion de la sixième édition du Festival Quatre Chemins, elle y est retournée en 2013 pour les dix ans du festival. Avec l'équipe de Guy Régis Junior, elle a créé un espace de réflexion pour la jeune création haïtienne. Elle fait partie du jury de sélection pour l'édition 2014 de l'évènement.

De retour dans son pays après avoir séjourné plus de cinq années en France, l'auteur et metteur en scène haïtien Guy Régis Junior occupe aujourd'hui une position-clé dans l'avenir du théâtre contemporain de création en Haïti. Il lui a été proposé dès son retour de reprendre la direction de la section théâtre de l'École Nationale des Arts et il hérite aujourd'hui de la direction artistique du Festival Quatre Chemins – événement annuel majeur dans la vie théâtrale haïtienne depuis 2003 – dont il prépare actuellement la prochaine édition, prévue pour octobre 2014.

À l'heure où la manifestation chante haut et fort ses dix ans d'existence, et ce bien qu'elle soit boudée presque chaque année par son Ministère de la Culture, avec quels paramètres le dramaturge va-t-il devoir composer pour poursuivre l'aventure ? Quels sont les éléments qui vont permettre au théâtre haïtien d'aller un pas plus loin dans l'affirmation de ses forces et de son identité ? À travers le chantier que représente la ville de Port-au-Prince dans l'après 12 janvier 2010, Guy Régis Junior observe ses contemporains et pose une vision sur la scène haïtienne résolument au dedans et en dehors des cadres établis. Entretien.

Caroline Berliner : Te voici responsable de la direction artistique du Festival Quatre Chemins qui a joué un rôle important dans ton parcours d'auteur et de metteur en scène. Et inversement. Il a accueilli tes spectacles dès la première édition avec *Service Violence Série* dont le retentissement en Haïti et à l'étranger a été très important pour votre compagnie. Quelles étaient les préoccupations de *Nous Théâtre* à cette époque ?

Guy Régis Junior : Quand nous avons créé la compagnie en 2001, nous voulions interroger en profondeur nos fonctions supposées et notre rapport à la scène. Qu'est-ce qu'un comédien ? Quel est le rôle du metteur en scène ? Qu'est-ce qui est spectaculaire ? Il existe en Haïti un rapport au jeu et à la performance qui se répand presque inconsciemment. Un besoin permanent de se mettre en scène. Comment pouvions-nous poser nos yeux sur le réel et travailler avec ce qui est déjà là ? Nous nous sommes beaucoup inspirés des bandes de Raras¹, par exemple. Et nous envisagions l'acteur comme un citoyen. Le citoyen-comédien, capable de partager ses mots avec la cité. De partager ses poèmes, des textes de Frankétienne ou de Rimbaud et ce n'importe où, dans la rue, dans une fête, dans un bus. Quel est cet homme qui peut nous interpeller grâce à un texte et sa présence ? Le comédien est celui qui est lié à une cité et qui a quelque chose à lui dire. Qui en s'exhibant, en jouant de sa présence physique vient nous parler. Et le metteur en scène est là comme oreille, comme regard, pour saisir cette chose-là et accompagner le comédien dans sa

recherche. J'animais, en fait. J'animais, plus que je mettais en scène. J'avais d'ailleurs une grande peur de ce mot, qui n'existe pas dans la langue créole et qui nous vient du théâtre occidental. Nous voulions exister en tant que groupe inscrit dans un autre groupe. Voilà pourquoi *Nous* s'est très vite imposé pour définir la compagnie, nom qui désigne aussi le public à qui nous nous adressons et que nous voulions inscrire au cœur de notre démarche. Bien sûr, après vient le travail sur la forme et l'esthétique, mais je continue de croire fermement à tout cela. Et quand j'ai monté mes textes en France, c'est aussi cela que je recherchais chez les acteurs, le désir et la nécessité de s'adresser, même s'ils avaient derrière eux une école, un théâtre, un cadre. Mais pour en revenir à l'histoire de la compagnie et de Quatre Chemins, c'est vrai que nous avons toujours été liés. Dans *Service Violence Série*, nous sortions de la salle de théâtre pour offrir la fin du spectacle à la ville, et maintenant j'ai la responsabilité d'inviter la ville au théâtre...

C. B. : La programmation de cette édition-ci va plus loin dans ce sens puisque la Fokal² et toi avez proposé aux artistes d'occuper des espaces non-théâtraux dans la ville de Port-au-Prince. Nous avons pu assister à des spectacles qui se jouaient dans la rue mais aussi dans une goguère (lieu dédié aux combats de coq ndlr), dans un bar, sur le parvis d'un musée.

G. R. J. : Depuis le séisme du 12 janvier 2010, il n'y a plus de salle de spectacles à Port-au-Prince. La plupart des espaces qu'avait investi le Festival ont été détruits. Il faut donc penser les choses autrement. Plutôt que de regretter la carence de salle de spectacles, j'aime penser qu'elles existent partout, justement parce qu'il n'y en a pas. De plus, notre ville résonne aujourd'hui dans le monde entier : nombreux sont ceux qui s'interrogent sur son avenir et s'affairent à chercher la réponse. Je voudrais que les artistes investissent également cette question. La construction d'Haïti nous concerne tous. Comment allons-nous investir la question de notre devenir ? Qu'allons-nous faire de cette ville en ruines ? Je pense d'ailleurs donner à l'édition 2014 le titre *Faisons tomber nos ruines*. Ces ruines présentes physiquement sous nos yeux mais aussi dans notre mentalité, qu'on ne parvient pas à abattre. Comment discerner celles qui vont nous permettre de nous reconstruire parmi celles qui nous momifient ? Comment s'emparer de cette fête théâtrale que représente un festival au sein d'un espace comme ça ? Les moments festifs ne sont pas des moments vides de sens pour moi, au contraire, je les envisage comme des vrais moments de remise en question. Le carnaval, très populaire chez nous, est un moment dont on profite pour critiquer les structures, l'état, les autorités. Je voudrais

Ce texte mis en ligne gratuitement sur le site www.alternatives-theatrales.be est la version intégrale d'un article publié partiellement dans le n° 121-122-123 d'Alternatives théâtrales *Créer à Kinshasa*.

1. Adopté en Haïti au moment de l'avènement de l'esclavage, *Rara* est aujourd'hui un des emblèmes du patrimoine culturel haïtien, très apprécié par la population. Les bandes de Raras sont des troupes musicales regroupant des paysans qui, chaque année, défilent dans les rues entre le premier jour du Carême et le lundi de Pâques. Une bande se déplace au départ avec une dizaine de personnes et le nombre de participants augmentent de défilé en

défilé, celui-ci pouvant aller jusqu'à 2 000. Ce spectacle est souvent dirigé par un « maître-rara », interprété par un prêtre vaudou.

2. La Fondation Connaissance et liberté est une fondation haïtienne, financée principalement par l'Open Society, créée en 1995 pour promouvoir les structures nécessaires à l'établissement d'une société démocratique. Elle soutient Quatre Chemins

depuis sa création et a pris en charge la production exécutive et l'organisation du festival de 2010 à 2013, en partenariat avec Wallonie-Bruxelles International et l'Institut Français d'Haïti. L'édition dont il est question ici, celle de 2013, a été élaborée par Fokal et Guy Régis Junior. Fokal restera l'un des principaux interlocuteurs de Guy Régis même si elle se retire de l'organisation du festival à partir de 2014.



Vladimir Delva et Jenny Cadet dans *Kafou Twaka* de Faubert Bolivar, une création de la Brigade d'intervention théâtrale (BIT-Haïti), Maison Chenet, Festival Quatre Chemins, 2013. Photo Fabienne Douce, FOKAL.

emmener les créateurs avec moi sur cette idée qu'un festival peut déboucher sur un projet de société. Nous avons la chance de pouvoir interpellier les gens, faire en sorte qu'ils s'habillent, qu'ils sortent de chez eux. Nous devons nous placer dans la clairvoyance et interpellier le public, ne pas lui dire ce qu'il faudrait faire ou pas, mais lui permettre d'ouvrir les yeux sur sa ville, son pays, sa réalité. Pourquoi se réunir, sinon pour remettre en question ce qui nous concerne tous ? Notre vie dépend de cette terre et inversement.

C. B. : Faire tomber les ruines. La formule peut-elle s'appliquer à ton projet pédagogique pour la section théâtre de l'Enarts ?

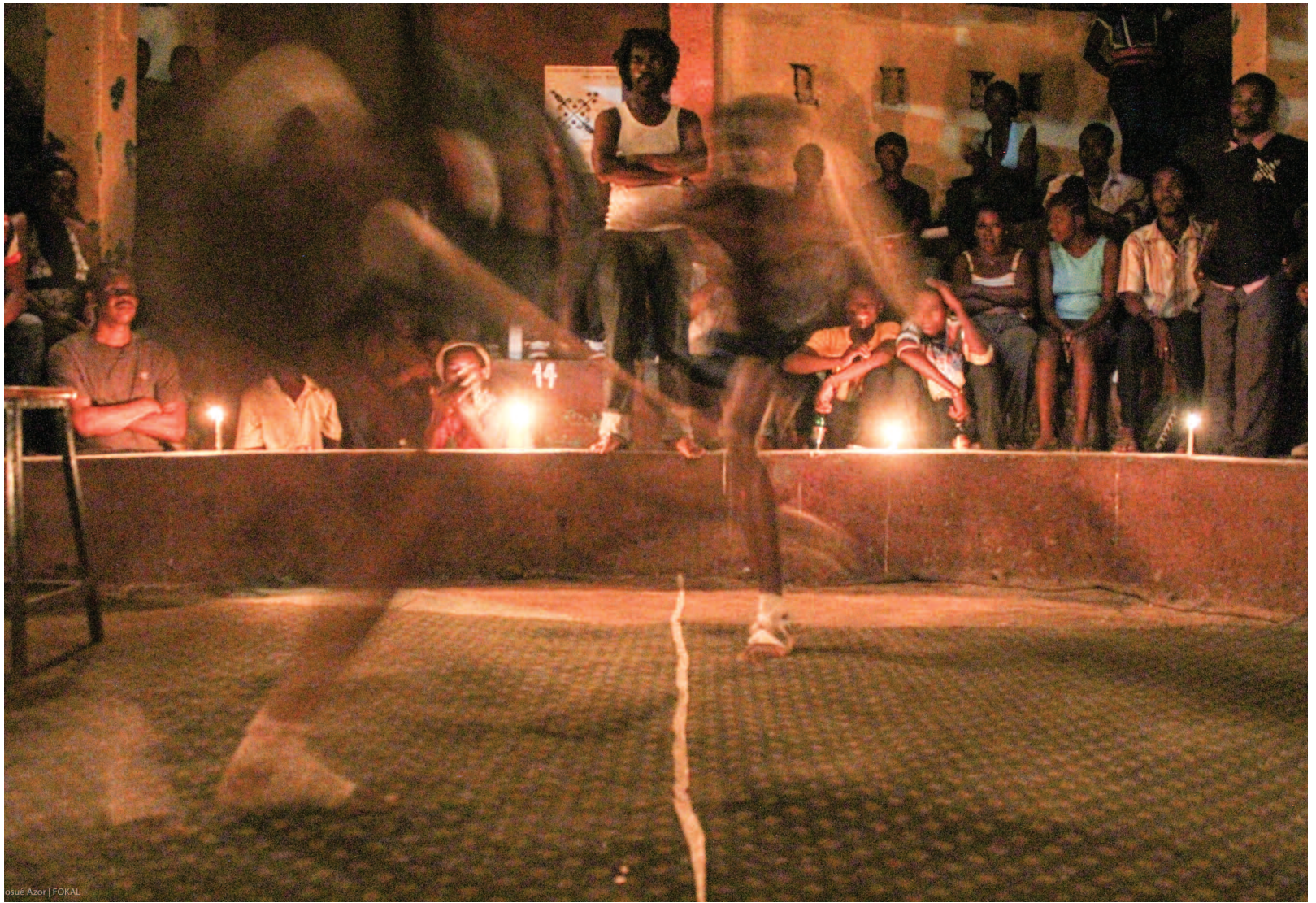
G. R. J. : L'enjeu principal pour l'instant est de sensibiliser les étudiants à la réalité artistique contemporaine. Leur donner des clés pour qu'ils se libèrent de cette image du théâtre classique français, extrêmement apprécié dans notre pays et enseigné dans nos écoles comme une tradition que nous n'avons n'a pas eu la chance de vivre. La notion d'auteur vivant est quelque chose qui existe très peu dans l'imaginaire théâtral. Je travaille avec mes étudiants sur les auteurs venus après Büchner mais aussi sur l'espace scénique, les nouvelles formes, les nouvelles esthétiques, les préoccupations des créateurs au sens large.

Une autre chose très importante pour moi, c'est de montrer aux étudiants que le théâtre ne passe pas forcément par le cadre académique. *Nous* est né à partir des affinités artistiques que j'entretenais avec des chanteurs, des sculpteurs, des poètes – pas forcément avec des comédiens professionnels. Comme je te le disais,

nous nous sommes beaucoup inspirés des formes de spectacles populaires, montés par des gens qui n'ont pas fait d'école. Et nous n'avons pas attendu qu'on nous demande de faire pour proposer quelque chose. Haïti se construit énormément à partir d'initiatives individuelles dont on peut, certes, regretter le manque d'organisation mais qui, d'un point de vue artistique, sont le témoin d'une grande liberté. Personnellement, je n'ai pas un parcours académique, et si je trouve capital aujourd'hui de faire vivre une école où des gens peuvent venir chercher des outils (qui pourrait s'en sortir sinon, à part les miraculés ?), les étudiants doivent garder en tête qu'il existe des choses en dehors de ce cadre-là et qu'ils devront tôt ou tard le dépasser. Je tiens d'ailleurs à les impliquer dans le laboratoire que je veux ouvrir en dehors des heures de cours, où se mélangeraient étudiants, professionnels, tous ceux que ça intéresse en fait, et où nous pourrions travailler de façon plus expérimentale sur un objet de création.

C. B. : Sur quoi voudrais-tu travailler dans ce laboratoire ?

G. R. J. : J'ai très envie de travailler sur la punition, terriblement ancrée dans la famille haïtienne. Si je te cite le nombre de punitions différentes qui sont infligées aux enfants, c'est un cauchemar. Et ceci a des répercussions énormes sur le corps social en général. Il y a en ce moment des gens qui se promènent dans les rues de Port-au-Prince avec des nerfs de bœufs, des martinet, et qui frappent les enfants pour le simple plaisir de punir. L'intégrité physique de la personne est facilement atteinte ici : on peut t'agresser uniquement parce



James Saint-Felix, Kenwhrold Myrtil et Raoul Junior Saint-Cyr dans *Toréadors* de Jean-Marie Piemme, mis en scène par Raoul Junior Saint-Cyr (Compagnie Wé Pi Lwen) à la Gaguère Ravine Pintade.
Photo Josué Azor, Fokal.

qu'on n'aime pas ta façon de t'habiller. C'est une société où la collectivité a un poids énorme, un droit de regard insupportable sur l'individu, et dont il est très difficile de s'extraire.

C. B. : Je trouve que cette violence omniprésente est curieusement très peu représentée au théâtre.

G. R. J. : C'est la peur cathartique de se livrer. Je vois comme il est difficile de travailler avec les comédiens sur la tragédie. Est-ce que ça vient réveiller quelque chose que nous ne sommes pas encore prêt à formuler ? Et est-ce que notre société est traumatisée au point de ne pas pouvoir soulever ces questions ? C'est un terrain vaste, il faut donc manipuler ces choses-là délicatement. Parce qu'elle est pernicieuse, ici, cette violence. Il ne faut pas la renvoyer au public comme un boomerang. Je pense qu'il faut se servir du plateau pour essayer de comprendre d'où elle vient (en l'occurrence la famille) plutôt que de l'exposer brutalement.

C. B. : Tu mènes un autre chantier important à l'Enarts, celui de réaménager la salle de répétition.

G. R. J. : Oui, je travaille sur ce projet avec le scénographe Jean-Christophe Lanquentin³. Les étudiants et quelques

professionnels sont également impliqués dans la conception du lieu. L'idée est d'inclure à la salle actuelle une partie de la cour qui se trouve à proximité. Nous aurons donc deux espaces en un : la salle extérieure – le théâtre de verdure – et l'espace d'origine, une boîte noire frontale. Ça permettra aux étudiants d'avoir un grand nombre de possibilités en termes de dispositifs et de rapports scène / salle, y compris un format « classique ».

C. B. : Revenons-en à Quatre Chemins. Quels sont les objectifs que tu t'es fixé pour prolonger ces dix ans d'histoire ?

G. R. J. : Le festival est malheureusement l'unique endroit de visibilité du théâtre en Haïti. Ça met les créateurs dans une mauvaise dynamique. Ils doivent se servir du cadre proposé par Quatre Chemins pour exister au-delà. Développer un projet artistique qui le dépasse. C'est pour ça que nous avons décidé de lancer l'appel à projet beaucoup plus tôt que les années précédentes, c'est-à-dire huit mois avant le jour J au lieu de trois. Je demande aux porteurs de projet de travailler sur deux périodes de résidence. L'existence du festival a permis à une génération de s'affirmer en tant que professionnel du spectacle. On peut aujourd'hui parler d'une communauté de comédiens professionnels – la plupart formés par

3. J.-C. Lanquentin est artiste, scénographe et enseignant à la Haute École des Arts du Rhin / Strasbourg. Interlocuteur privilégié de Guy Régis Junior, il réalise ses scénographies depuis 2010 et a ouvert depuis un séminaire sur les scénographies urbaines à l'Enarts.

Daniel Marcelin au Petit Conservatoire –, ce qui n’existait pas du tout avant 2003. Maintenant que tout le monde est rassemblé, il faut franchir la seconde étape : il est temps que les artistes affirment un langage propre et singulier. Quoi dire et comment le dire ? C’est en accompagnant les artistes dans la précision de leurs enjeux artistiques qu’on parviendra à diversifier le paysage théâtral en Haïti. Il n’y a pas assez d’auteurs dramatiques contemporains. Tu parlais tout à l’heure de la violence qui est peu représentée sur nos plateaux. Je pense que ça s’explique aussi par le fait qu’il n’y a pas assez de gens pour parler des maux de notre société. Il faut valoriser davantage cette arme précieuse qu’est l’écriture. Voilà pourquoi nous avons décidé de placer Syto Cavé et son œuvre au centre de la prochaine édition. C’est en questionnant ce qui a été fait qu’on parvient à définir son propre langage. J’en suis convaincu. Beaucoup d’artistes travaillent à partir des romans et des poèmes haïtiens, ce qui constitue un bagage culturel important, mais se confronter à un auteur comme Syto qui a écrit pour le théâtre, c’est autre chose.

C. B. : Et comment comptes-tu réunir le financement nécessaire à l’organisation du festival ?

G. R. J. : Les bailleurs qui soutiennent le festival depuis sa création ont répondu présent et nous nous en réjouissons. Ceci doit nous servir de base pour obtenir d’autres subventions. Fokal n’organise plus le festival et nous ne sommes pas sûrs de pouvoir offrir un contrat à ceux qui s’engagent dans l’organisation du projet. On ne peut pas continuer d’exister à n’importe quel prix. Il faut parvenir à intéresser et à faire contribuer la communauté haïtienne, tant le public que les institutions politiques. Après dix ans de programmation, Quatre Chemins est encore aujourd’hui une institution privée. Nous vivons dans un pays où l’on sait très bien qu’il y a un nombre important d’artistes et ceux-ci ne vivent de rien parce qu’il n’y a pas de fonds d’aide à la création artistique capable de soutenir l’existence de leurs projets. C’est tout simplement une aberration. Ils doivent être accompagnés, et pas seulement avec des moyens mais aussi avec une présence, une institution qui reconnaît le travail fourni, qui nous donne du sens et qui nous permette d’envisager les choses dans la durée. Il faut se servir de Quatre Chemins pour interpeller les politiques. Les créateurs doivent également s’emparer de cette revendication. C’est aussi leur responsabilité que de se positionner et de proposer leur vision de la production. Personne ne nous donnera ce que nous ne réclamons pas. Sortons-nous de la tête que nous sommes démunis. Nous ne sommes pas démunis. Nous avons en main quelque chose de solide – en dix ans, Quatre Chemins a emmené le théâtre quelque part. « La plus grande pauvreté c’est le manque total de passion » me disait Gustavo Ott. Il faut parvenir à sensibiliser davantage le public pour qu’il contribue aux productions auxquelles il assiste.

Transformer l’intérêt en grand engouement. Pourquoi devrions-nous jouer gratuitement ? Parce que nous sommes pauvres ? Notre pauvreté nous empêcherait-elle de nous organiser ? Je ne suis pas d’accord avec cette idée. Je pense que c’est aussi en mettant le public à contribution qu’on donnera de la légitimité à notre métier. C’est pour lui qu’on joue, c’est lui qu’on attend. Et la société haïtienne a soif de ces moments festifs où un miroir lui est tendu. Penser qu’elle ne sera pas au rendez-vous si les places sont payantes, c’est déjà s’avouer vaincu. Même si elle est infime (on ne demande pas aux gens de payer des gros sous), cette participation est importante, elle symbolise le lien entre les artistes et le public.

C. B. : Depuis sa création, les principaux partenaires dans l’organisation et le financement du festival sont la Fokal, la Fédération Wallonie-Bruxelles (avec Wallonie-Bruxelles International) et la France (avec l’Institut français d’Haïti). Ces partenaires ont également permis de nombreux échanges entre les artistes haïtiens et l’étranger.

G. R. J. : Comment construire son discours quand la tradition théâtrale est quasi inexistante ? Quand on ne peut se confronter qu’à ses semblables ? Quatre Chemins a permis à de nombreux spectacles haïtiens d’être joués à l’étranger et à des spectacles et à des pédagogues étrangers d’arriver jusqu’ici. Ces ouvertures vers l’extérieur sont essentielles pour les créateurs. Catherine Boskowitz, Pietro Varasso, Jean-René Lemoine, voilà des metteurs en scène qui sont venus ici à plusieurs reprises et qui ont indéniablement marqué notre histoire théâtrale. Cette année, Valère Novarina a travaillé avec des acteurs professionnels sur ses textes pendant toute la durée du festival. Il faut évidemment continuer à mettre en place ce type de synergie. Il y a une scène théâtrale qui m’intéresse beaucoup et avec laquelle nous n’avons pas encore établi de connections, c’est l’émergence canadienne. Je me suis rendu au Canada trois fois cet été. J’ai vu la vitalité de ce théâtre ainsi que le nombre important d’haïtiens qui vivent dans ce pays. Il y a, de fait, une nécessité de travailler avec le théâtre canadien. Il y a des questions, des préoccupations qui sont presque les mêmes que les nôtres, il y a une quête d’identité qui nous pose question.

C. B. : Pour terminer, je voulais te demander ce que tu attends du théâtre.

G. R. J. : Je garde en tête cette phrase de Koltès quand il parle du théâtre comme « le seul lieu où tu peux dire que ce n’est pas la vie ». Voilà ce que représente le plateau pour moi. Un rêve possible, où tu peux parler de ce qui existe avec onirisme, utopie. Et puisque c’est le seul lieu où tu peux dire que ce n’est pas la vie, tu peux la questionner profondément. J’attends de créer la pluie. Les éclairs. L’euphorie d’un match de foot. Apporter quelque chose de vivant au vivant qui existe déjà.

Ndlr : Cet entretien a été réalisé les 10 et 11 décembre 2013 à Port-au-Prince (Haïti), au cours de la 10^e édition du festival Quatre Chemins. À l’occasion de cet anniversaire, l’équipe de Guy Régis et moi-même avons mis en place un espace de réflexion sur, par et pour la jeune création haïtienne – jusqu’ici inexistant – en organisant des rencontres

avec le public, des entretiens individuels avec les artistes programmés, et des journées de réflexion mêlant les différentes compagnies du paysage théâtral haïtien sur leurs enjeux artistiques et le cadre de production. Cette plateforme a pu se réaliser grâce au soutien de Wallonie-Bruxelles International et de la Fokal.

Il s’agissait de mon deuxième voyage en Haïti. Je m’y étais rendue pour la première fois en septembre 2009, où j’avais assisté à l’ensemble de la sixième édition de Quatre Chemins, en prenant part aux ateliers de dramaturgie que dispensait le metteur en scène Jean-René Lemoine.